

# Raymond Queneau Le chiendent



folio

---

Raymond Queneau

# Le chiendent

Gallimard

---

Raymond Queneau est né au Havre en 1903, de parents originaires de Touraine et de Normandie. Après des études au lycée du Havre de 1908 à 1920, il prépare à Paris une licence de philosophie. Grâce à son ami et condisciple à la Sorbonne, Pierre Naville, il fait la connaissance d'André Breton et collabore à la Révolution surréaliste.

En 1925-1927, son service militaire dans les zouaves l'entraîne en Algérie et au Maroc. Il participe à la campagne du Rif et la racontera dans *Odile*. Revenu à la vie civile, il fréquente le groupe de la rue du Château avec Prévert, Tanguy, Marc Duhamel. En 1929, il rompt avec le groupe surréaliste et séjourne au Portugal. En 1930, il commence une étude sur les fous littéraires. En 1931 débute sa collaboration à *La Critique sociale* de Boris Souvarine. Il voyage en Grèce, écrit un roman, *Le Chiendent*, qui paraît en 1933, puis un deuxième roman, *Gueule de pierre*. En 1936, il séjourne à Ibiza avec Michel Leiris, publie *Les Derniers Jours* et la traduction de *Vingt ans de jeunesse* de Maurice O'Sullivan. Il tient jusqu'en 1938 une chronique « Connaissez-vous Paris » dans *L'Intransigeant*.

En 1937, il publie chez Denoël un roman en vers, *Chêne et chien*. Il entre en 1938 au comité de lecture des Éditions Gallimard, où paraissent *Les Enfants du limon*, roman dans lequel est intégrée son étude sur les fous littéraires. Pendant la guerre, Queneau publie *Un rude hiver*, *Pierrot mon ami*, *Loin de Rueil* et, en 1944, une traduction de Georges du Maurier, *Peter Ibbetson*.

*Une trouille verte*, *On est toujours trop bon avec les femmes* (sous le pseudonyme de Sally Mara) et *Exercices de style* paraissent en 1947. Certains de ces « exercices » sont mis en scène par Yves Robert en 1949. Le poème « Si tu t'imagines », mis en musique par Kosma, devient la chanson la plus populaire de l'année. Queneau séjourne aux États-Unis et écrit les chansons du ballet de Roland Petit, *La Croqueuse de diamants*. Cette même année 1950 voit la sortie de trois ouvrages : *Petite cosmogonie portative*, *Bâtons, chiffres et lettres*, *Journal intime* de Sally Mara, et d'un film, *Le Lendemain*, réalisé et interprété par l'écrivain.

En 1951, Raymond Queneau est élu à l'Académie Goncourt et publie le recueil de poèmes *Si tu t'imagines*. 1959 est l'année de *Zazie dans le métro*, roman qui connaîtra une grande popularité et sera adapté à la scène par Olivier Hussenot et à l'écran par Louis Malle.

L'œuvre romanesque et poétique de Raymond Queneau se poursuit avec des romans comme *Les Fleurs bleues*, *Le Vol d'Icare*, des recueils de poèmes comme *Courir les rues*, *Battre la campagne*, *Fendre les flots*, des essais comme *Bords*, *Le Voyage en Grèce*.

Raymond Queneau dirige en outre l'*Encyclopédie de la Pléiade*. D'autre part

en 1960, il a fondé avec François Le Lionnais l'Ouvroir de Littérature Potentielle dont les travaux ont paru dans la collection Idées en 1973.

Comme l'écrit Claude Simonnet dans son livre Queneau déchiffré : Le Chiendent est le type même de ces romans qui ne se racontent pas parce qu'il est le type même du roman poème. S'il est à la rigueur possible de parler d'un roman ordinaire et d'en donner l'idée à quelqu'un qui ne l'a pas lu, c'est manifestement absurde lorsqu'il s'agit d'un poème. On ne peut qu'inviter le lecteur à lire cette histoire, en un sens parfaitement transparente. Qu'il se laisse d'abord aller à en apprécier le mélange de désinvolture et de maîtrise, à en épouser le rythme, à goûter la saveur de la langue, à se réjouir de son comique allègre et profond. »



---

## CHAPITRE PREMIER

La silhouette d'un homme se profila ; simultanément, des milliers. Il y en avait bien des milliers. Il venait d'ouvrir les yeux et les rues accablées s'agitaient, s'agitaient les hommes qui tout le jour travaillèrent. La silhouette indiquée se dégagea du mur d'une bâtisse immense et insupportable, un édifice qui paraissait un étouffement et qui était une banque. Détachée du mur, la silhouette oscillait bousculée par d'autres formes, sans comportement individuel visible, travaillée en sens divers, moins par ses inquiétudes propres que par l'ensemble des inquiétudes de ses milliers de voisins. Mais cette oscillation n'était qu'une apparence ; en réalité le plus court chemin d'un labeur à un sommeil, d'une plaie à un ennui, d'une souffrance à une mort.

L'autre referma les yeux pendant quelques instants et, lorsqu'il les ouvrit de nouveau, la silhouette disparut empochée par le métro. Il y eut une vague de silence, puis de nouveau L'Intran et ses confrères du soir recommencèrent à gueuler sur le boulevard.

Depuis des années, ce même instant se répétait identique, chaque jour, samedi, dimanche et jours de fête exceptés. Lui n'avait rien à voir avec tout ça. Il ne travaillait pas, mais il avait accoutumé de venir là entre 5 et 8 heures, immobile. Parfois, il étendait la main et saisissait quelque chose ; ainsi ce jour-là, une silhouette.

La silhouette, elle, arrivait à Obonne. La femme avait préparé le bouffer ; elle aussi travaillait dans un bureau. Le sous-chef la bloquait tout le temps dans les petits coins et le chef faisait de même. A peine sortie de leurs mains, elle passait à celle du métro. A peine le travail fini là-bas, ici elle recommençait. L'enfant somnolait sous la lampe, attendant le bouffer. La silhouette aussi attendait le bouffer, sentant gonfler ses pieds, un bras pendant entre les jambes, la main agrippée au barreau de la chaise, crainte qu'elle ne s'échappe. Il lisait Le Journal. C'est-à-dire qu'il ne lisait pas le journal. Il fixait la lettre n du mot Ministère. Il la fixerait ainsi jusqu'à la soupe. Et après le bout de fromage avec beaucoup de pain, il hypnotiserait la lettre i. Le gosse n'attendait pas le fromage pour s'évader, et, parfaitement abruti, s'en allait vivre des pollutions nombreuses dans son dodo enfantin. La femme lava la vaisselle et s'occupa de divers travaux ménagers. Et lorsque 10 heures vinrent, le train pionçait.

Le lendemain, il y avait une femme à sa place, sa place habituelle. Il avait constaté cette habitude et pensé, tous pareils. Le premier jour qu'il était venu dans ce café, il fuyait la pluie et n'hésita pas à choisir une place, précisément la seule qui restât. Et depuis lors, il venait toujours à cette même place. Un instant, il songea à la vie française de café ; mais il ne s'attarda pas à ces considérations ethnographiques et s'assit au hasard, si bien qu'il tomba en face d'une table qu'il ne connaissait pas. Il étudia les lignes du marbre, but son Pernod. Lorsque l'heure de la sortie vint, un nouveau la silhouette se dégagait du mur, du mur de l'immense bourse que l'on appelait le Comptoir des Comptes.

- Tu as ton passeport ? dit un jeune homme très bas.

La femme, elle était fort jeune, cligna de l'œil. Heureuse, elle allait voyager. Elle souriait, une main sur le genou du jeune homme très bien ; et de l'autre elle grattait le crocodile d'un sac démodé et continuait à sourire. Elle regardait ses yeux à lui, qui simplement buvait de l'eau minérale.

Il remarqua, sans le faire exprès, que ses souliers étaient éculés ; ceux du voisin aussi et ceux-là encore ; brusquement, il aperçut une civilisation de souliers éculés, une culture de talons ébréchés, une symphonie de daim et de box-calf s'amincissant jusqu'à l'épaisseur remarquablement minime des nappes en papier des restaurants pour pas riches. La silhouette bougea selon le même rythme que le jour précédent, avec la même habileté, elle recherchait le plus court chemin de cette porte monumentale du Comptoir des Comptes à celle qui grinçait de sa villa de banlieue.

La silhouette possédait une villa ; elle l'avait fait construire, ou plutôt elle avait commencé à la faire construire ; car l'argent manqua et le premier étage resta inachevé. La villa avait un petit air région dévastée qui n'était plus guère de mode. L'enfant, il est pubère, les coudes sur la table, apprenait par cœur une liste de batailles ; la femme, rentrée avant lui, commençait les travaux ménagers selon l'habitude.

Le regard passa du soulier éculé à la silhouette ; avec satisfaction, le buveur quotidien constata qu'il l'avait reconnue. Enfin, parmi ces milliers de gens tous parfaitement indifférents, il en avait repéré un. Pourquoi celui-là ? Sa hâte plus grande vers le métro ? Sa plus spécialement élimée veste ? Son espèce de chignon de cheveux mal coupés ? Pas ses talons éculés, non. Alors quoi ? Le lendemain, verrait peut-être pourquoi ? La silhouette avait déjà été avalée par l'ombre.

disparue.

Et, comme de bien entendu, elle réapparut à la petite porte grinçante de la villa mi-construite. On ne pouvait dire que ce fût une matérialisation ; strictement bidimensionnelle, elle ne méritait pas un aussi gros mot. Mais, comme ça, tout d'un coup, elle sortait de la boue l'hiver, de la poussière l'été, juste face à la serrure, par un hasard multiplié. Le chat ronronnait, se grattant le long de la grille mal peinte, où le rouge du minium réapparaissait par endroits. Le chat heureux de revoir son maître se frottait contre le minium. Gentil petit chat. La porte fut soigneusement refermée. L'enfant ferma le livre des batailles. Et l'on bouffa.

Après le dîner, la femme se reposa un peu. L'enfant s'éclipsa, emportant, angoissé et jubilant, un numéro du Sourire qu'un copain lui avait prêté. La silhouette regarda le chat qui rêvait. La femme termina son travail et, sur le coup de 10 heures, le plus jeune des trois ne dormait pas encore.

\*

A midi, il faut aller déjeuner, pas trop loin à cause du boulot, car il faut revenir en vitesse ; pas trop cher non plus, naturellement. Un coup de filet inexplicable attirait un millier d'êtres humains dans ce local et là on les nourrit contre argent comptant. La silhouette en est ; on l'a attrapée. Elle mange : une magnifique sardine rance, un très mince morceau de carne orné de bouts de bois, et lorsque arrive le délectable moment de la dégustation de la banane-confiture, le voisin délicat mange de morue. La silhouette connaissait cela ; tous les jours, c'était le même coup. Un quidam, pris dans le premier coup de filet, absorbait avec rapidité la saloperie qu'on lui octroyait et, vite, on le remplaçait par le délicat amateur de poisson, lequel pestait lorsque, arrivé lui-même au yaourt ou aux mendiants, un retardataire commençait à s'introduire des tripes dans le gosier et ce au moyen d'une fourchette qui servit la veille à crever le miroir de deux œufs déjà anciens, ainsi qu'en témoignait le jaune d'or de ses dents. Vers les 2 heures, dans le restaurant désert encore empuanti, quelques serveuses grasses s'épongeaient les aisselles.

Vers les 3 heures, la silhouette se moucha ; vers les 4 heures, elle cracha ; vers les 5 heures, elle fit une courbette ; vers les 5 h 50, elle entendait déjà grincer la petite porte de la villa étêtée.

A 6 heures, l'autre était là, exact, à sa table de café. Ce jour-là, son voisin de droite, étouffant sans arrêt, buvait une potion jaunâtre à même une petite bouteille ; le meussieu de gauche se grattait distraitemment les parties génitales et



lisant le résultat des courses. Au sud-ouest, un couple se couplait devant un raphaël citron. Au sud-sud-ouest, une dame seule ; au sud-sud-est, une autre dame seule. Au sud-est, une table très exceptionnellement vide. Au zénith, un nuage ; au nadir, un mégot.

A 6 heures, la silhouette se détacha. Il s'en amusa inconsidérément. Celle-là, l'avait bien repérée. Un jour, il s'amuserait à la suivre. A ce moment, il constata avec angoisse que la silhouette, au lieu de se diriger droit vers le métro, faisait un crochet et s'attardait devant la vitrine d'un chapelier pour regarder deux petits canards flottant dans un chapeau imperméable rempli d'eau afin d'en démontrer la qualité principale. Cette distraction de la silhouette eut sur elle un effet immédiat qui n'échappa point à l'observateur ; elle acquit une certaine épaisseur et devint un être plat. Cette modification de sa structure fut d'ailleurs perçue par les gens qui avaient coutume de prendre le même train que lui, le même wagon, le même compartiment. L'atmosphère s'alourdit lorsque, au coup de sifflet libérateur, la portière s'ouvrit et au dernier moment, la place à côté du coin de droite, face à la marche du train, fut occupée. Quelque chose avait changé.

Une manille se forma dans le carré de gauche. L'ex-officier, actuellement représentant en vins, déplia son journal avec grand bruit ; la petite demoiselle d'en face continua son crochet commencé depuis Pâques. Le vis-à-vis de l'être plat somnolait ; mais sa somnolence était agitée ; il bavotait et rattrapait périodiquement sa salive, exhibant une langue violette qui incitait à penser que son possesseur devait sucer son stylo ou avoir quelque atroce maladie, le bachi-bouzou ou la violetteria par exemple. Pendu perpétuel, le vis-à-vis passait inaperçu. A sa droite, l'officier en retraite rongeoit son crin de lèvres en lisant de la politique ; ses yeux fumaient ; une guerre en perspective, sûrement. Celui-là aussi faisait peur. La langue violette sortit de sa somnolence et déplia un journal, La Croix. Coup sur coup, deux événements graves se produisirent : la demoiselle se pinça un doigt dans la fermeture de son sac à main et ça lui fit très mal ; dans l'autre coin, les manilleurs beuglèrent. « As de pique, roi de cœur, carreau, il faut être imbécile pour jouer comme ça. » « Meussieu, vous parlez pour vous, quand on joue aux cartes on fait attention, si on ne sait pas jouer, on ne joue pas, il est impossible de jouer avec un type pareil. »

Jouer, jouer, jouer, jouer. Et la demoiselle qui glougloutait en se suçant le doigt. Le général manqué, relevant ses narines de dessus sa littérature patriotique, chercha à prendre parti. Le lecteur de La Croix regardait une mouche avec des yeux ronds son journal solidement appuyé sur ses cuisses. Attention ! un bon coup de langue. Les autres qui continuaient. « C'est cinq sous que vous me faites perdre avec ce cou

stupide. Si vous aviez compris... Meussieu, Meussieu, Meussieu. »

Ces Messieurs, emphatiques comme des titres de noblesse, remplaçaient les gifles qu'on n'osait distribuer, crainte qu'on ne les rendît. Et ça continuait, ça continuait. Ça continuerait comme ça jusqu'à la prochaine station. Vingt minutes. L'être plat eut envie de pleurer. Il se sentait vaguement responsable de cette lamentable sortie hors des habitudes du compartiment. C'était de la faute aux petits canards et au chapeau imperméable.

A la première station, deux des manilleurs descendirent en grommelant terriblement, avec d'horribles yeux de lapins de choux fâchés. La petite demoiselle suçotant son doigt, descendit également. Le militaire en civil prit ses aises et se curia les dents avec l'ongle de l'index et le chrétien se plongea dans la lecture d'un article sur la salvation des petits Chinois. De ce côté-là, ça allait mieux, mais les manilleurs continuaient à discuter le coup, et leur voix passionnée secouait étrangement le tympan de l'être plat qui, à ce moment, s'aperçut qu'il connaissait l'un d'eux. Ils habitaient la même pension à Pornic. Cette coïncidence changea tout à fait l'allure de ses pensées et il allait s'orienter vers une petite rêverie concernant les bains de mer, les vacances approchaient, dans trois semaines vingt-huit jours de congé lorsque le représentant en vins, estimant qu'on manquait d'air, baissa une vitre. Un manilleur de Pornic, lui, craignait les courants d'air. Il protesta. L'autre refusa la fermeture. Et de nouveau les « Meussieu », les « Meussieu je vous dis », les « Mais Meussieu », voltigèrent d'un bout à l'autre du compartiment, artillerie brenneuse et polie, boulets miteux et marmiteux que le lecteur de La Croix gobait au passage comme des œufs pourris. Et ça s'envenimait, comme on dit ; de même que des gosses qui fourrent des cailloux dans les boules de neige, ces Messieurs introduisaient dans leurs « Meussieu » des abîmes de perfidie, des gouffres de raillerie, des précipices de défi et des potées lorraines de méchanceté. Mais ils n'iraient pas jusqu'aux coups. L'être plat sentit de nouveau que c'était de la faute aux petits canards et au chapeau imperméable ; comme l'arrêt suivant interrompit cette discussion par la sortie prématurée de tous les bafouilleurs plus le catholique l'être plat resté seul se demanda avec inquiétude : Pourquoi ? Et il répétait pourquoi pourquoi sur le rythme du train. A la station suivante, il descendit.

Après l'inévitable bousculade de la sortie, il se dirigea vers sa demeure, sautant de fondrière en fondrière, faisant rouler les cailloux de la pointe aveugle de ses richelieux. Après vingt minutes de cette laborieuse marche, il se trouva devant la porte grinçante. Le chat n'était pas là. La porte refermée, il monta les quatre marches du perron.

Le voilà dans la salle à manger. Tout semble bien en place. L'enfant aux yeux

cernés ferme lentement une Apologie de Socrate dans laquelle il a caché une photo dont il préfère garder pour lui seul la contemplation. Il lève un front pur, mais lourd d'obscénités nombreuses. La femme apporte la choupe.

Elle lui trouve l'air drôle.

- Tu as l'air drôle, Untel, lui dit-elle.

Il se trouve en effet drôle.

- Oui, Unetelle, je me sens drôle, fit-il.

L'enfant absorbe la choupe avec précipitation. Avec sa cuiller, il fait tac tac dans le fond de son assiette. L'être plat prend son courage à deux mains, ces deux mains-quo'il sent au bout de ses bras ; il prend son courage, c'est-à-dire il le crée. Après un violent effort, il commence :

- Tu sais, aujourd'hui, je me suis attardé devant le chapelier, celui qui se trouve à gauche en sortant du Comptoir. Il y a quelque chose de très curieux en montre. C'est un chapeau imperméable.

L'enfant, qui attend la suite (du repas), écoute attentivement.

- On a mis de l'eau dedans pour prouver, pour montrer quoi, qu'il est imperméable ; et puis deux canards.

La famille se recueille un instant. La femme demande :

- Deux canards ?

L'être plat, gêné, répond :

- Oui, tu sais, deux petits canards en caoutchouc.

Le voilà furieux maintenant ; cette histoire stupide finit toujours mal ; cette absurde idée de regarder à cette devanture. Par-dessus le marché, voilà l'enfant qui parle et profère ces mots :

- Ça fait au moins deux ans que ça y est, ce truc-là.

Le papa plat ne sait que dire. On apporte des nouilles. On, c'est la femme. Il n'y a pas de viande ce soir. Puis, sans ménagement, elle lui apprend qu'un voisin a tué son chat. Qui, on ne sait pas.

Où est-il ?

C'est la vieille mère Tyran qui a rapporté son cadavre. C'est une pauvre vieille elle voulait la peau. Elle l'a trouvé au pied du mur du café d'Hippolyte. Il avait une balle dans la tête.

L'être plat n'admet pas qu'on lui ait supprimé son chat ; il se met à se boursouffler comme les messieurs dans le chemin de fer. Puis il retombe. Il va se coucher. Il se sent drôle. Cette nuit, il fera l'amour avec sa femme. Le petit, lui, s'abstiendra de toute pollution, car demain il a une composition de mathématiques ; et lorsqu'il fera ça la veille, ça lui porte toujours malheur.

L'observateur mijote quelque chose ; quoi, il ne le sait pas encore lui-même. Mais il se prépare ; soit qu'il continue l'étude du repéré, ainsi qu'il le nomme, soit qu'il cherche quelque autre hasard, aussi vain, aussi inutile. Après avoir hésité entre diverses occupations possibles, il opte pour le pernod et la silhouette. Et l'œuf ouvert, parfaitement lucide sur tous les êtres qu'il croise, il se dirige vers l'attente. En chemin, il rencontre son frère qu'il n'a pas vu depuis fort longtemps ; il se prétend très pressé, très occupé également et lui fixe un rendez-vous pour minuit. Enfin, il atteint un de ses buts : sa place est libre ; l'emphysémateux occupe la voisine. Plus au sud, le jeune homme au passeport se morfond, solitaire. Au nadir un mégot, au zénith une toile striée, car le patron vigilant prépare sa clientèle à recevoir dans le cou les gouttes perfides que secrète la prétendue protectrice.

L'orage se fait attendre ; l'être plat aussi, car, ce jour-là précisément, il fait une heure supplémentaire. Enfin, une, deux, trois gouttes d'eau s'écroulent sur l'asphalte. L'observateur, que la sortie de 6 heures a laissé déçu, reste à son poste. Quatre, cinq, six gouttes d'eau. Des gens inquiets pour leur paille lèvent le blaireau. Description d'un orage à Paris. En été. Les craintifs se mettent à galoper ; d'autres relèvent le col de leur veston ; ce qui donne un air bravache. Ça commence à sentir la boue. Beaucoup cherchent un abri, sagement ; et lorsque la pluie bat son plein, on ne voit plus que des groupes noirâtres accrochés aux portes cochères, comme des moules aux pilotis d'une jetée-promenade. Les cafés font recette. 7 heures. Des trams, des autobus, des trains seront manqués, des plats brûlés, des rendez-vous ratés. Quelques coups de tonnerre prétentieux simulent l'orage. Des gens doctes assurent que le temps était orageux et que ça rafraîchira l'atmosphère et que ça fait du bien, une petite pluie comme ça de temps en temps et que ça ne durera pas longtemps.

L'observateur laisse parvenir jusqu'à lui ces paroles vaines qui ne disent rien d'autre que la vérité ; il constate avec amertume que ces banalités correspondent parfaitement à la réalité. La réalité présente n'en demanderait-elle pas plus. Et la silhouette qui n'est pas sortie. Pourtant si ; il la voit sur le perron du Comptoir de Comptes, attendant patiemment que la pluie cesse : ce n'est d'ailleurs plus une silhouette, mais un être plat. L'autre sursaute ; la pluie cesse ; l'être plat court vers le métro.

L'observateur se lève, part sans payer (il reviendra), et se met à la poursuite du repéré. Le voilà qui descend dans le métro. Il est tout en bas de l'escalier, il v

passer le portillon. Heureusement que l'autre a des tickets. Une rame arrive. Quelle foule de foule ! L'être plat est là dans le second wagon de seconde ; l'observateur aussi ; le premier devant la porte de droite, le second devant la porte d'entrée.

Quel singulier changement, pense le second ; mais inutile de l'examiner comme ça. Je me demande à quelle station il va descendre. Grande poussée ; Saint-Denis ; va prendre la correspondance.

Nouveau regroupement jusqu'à la gare du Nord. Quel train va-t-il avoir, l'omnibus ou le semi-direct ? Celui de 19 h 31 ou celui de 19 h 40 ? Allons, donne un bon coup de coude dans le ventre de cet obstruteur ; écrase les escarpins de cette charmante jeune fille, - sans ça tu rates ton semi-direct, et si tu regardes cette femme, tu vas manquer l'omnibus. L'être plat ne rate que le semi-direct ; l'omnibus l'attend encore. L'y voilà. Ici, plus d'habitudes, les figures ne sont plus les mêmes, les voyageurs de 7 heures forment un monde qu'ignorent les voyageurs de 6 heures, et il est de ces derniers. Il ne connaît ni ce petit moustachu dont le chapeau de paille dentelé menace de mordre un voisin de grande taille qui somnole en ouvrant le bec, ni ces deux jeunes filles qu'absorbe la lecture d'un roman-ciné, ni cette maman et son gosse, lequel regarde deux mouches s'accoupler sur son genou écorché, car il a ramassé une fameuse pelle dans l'escalier roulant à Pigalle, encore toute une histoire, ni ce jeune homme blond qui regarde fixement défiler le paysage. Il lui semble avoir vu ce jeune homme dans le métro, tout à l'heure, mais n'en est pas sûr. Maintenant, il pense à son chat, dont l'assassinat le désespère. Il s'énumère les preuves d'affection que lui donnait cette bête. Ainsi, tous les soirs elle l'attendait sur le petit mur, à côté de la porte. Une sale brute l'a tuée. Il s'imagine le cadavre, la dépouille, la peau que tanne la mère Tyran. L'être plat s'indigne, se révolte. Et il se le dit. Au lieu d'être découpé comme un soldat d'étain, ses contours s'adoucissent. Il se gonfle doucement. Il mûrit. L'observateur distingue fort bien, mais n'en aperçoit aucune raison extérieure. Il a maintenant en face de lui un être doué de quelque consistance. Il constate avec intérêt que cet être doué de quelque réalité a les traits légèrement convulsés. Que peut-il se passer ? Cette silhouette est un être de choix.

Le gosse murmure à sa mère quelque chose ; tout le monde devine de quoi s'agit. Le petit moustachu a engagé la conversation avec son voisin ; il lui déclare d'un ton pensif que le temps était lourd et orageux et que l'orage de tout à l'heure avait rafraîchi l'atmosphère. L'auditeur approuve. Puis, par association d'idées par contiguïté, il lui parle des voyages dans la stratosphère.

Entre deux gares, sans explications, le train ralentit, puis s'immobilise. Des têtes surgissent brusquement par les portières ; celles de droite doivent aussitôt rentrer

dans leur coquille, sous peine de décollation, car un train en sens inverse passe ; sa vitesse est d'ailleurs réduite. Il doit y avoir un accident. Retard d'une durée illimitée. Cette nouvelle provoque un certain affaiblissement dans le compartiment. Le gosse en profite pour descendre pisser. Le moustachu perd son auditeur qui s'endort définitivement.

\*

Narcense et Potice suivent une femme. C'est là d'ailleurs la principale activité de Potice qui multiplie les conquêtes. Conformiste et bienveillant, il ne méprise pas ses semblables et s'en occupe le moins possible. Il a horreur des grands événements qui troublent ses agissements. Le jour d'aujourd'hui lui paraît aussi bon, ou meilleur que le jour d'hier ; il ne sait pas au juste, il n'y songe guère. Mais il ne pleure pas après demain. Il collectionne les femmes.

Narcense, lui, est artiste ; ni peintre, ni poète, ni architecte, ni acteur, ni sculpteur, il joue de la musique, plus exactement du saxophone ; et cela dans les boîtes de nuit. En ce moment, il est d'ailleurs sur le pavé et cherche à gagner son pain à force de ses capacités, mais il n'y parvient pas. Il commence à s'inquiéter. Ce jour-là vers les 4 heures, il a rencontré son vieil ami Potice qui l'a entraîné derrière une femme qu'il a choisie au milieu de milliers d'autres ; il ne l'a vue que de dos ; son visage est incertain. Un risque. 5 heures. Narcense et Potice sont très parisiens. Ils suivent les femmes à 5 heures.

La dame en question marche d'un pas décidé, pressé. Bon, la voilà dans le tram Le 8. Sens gare de l'Est. Narcense et Potice courent après le tram. Des autos courent après Narcense et Potice. Dans le tram, la dame s'assoit, l'air perdu. Perdue dans ses pensées, elle ne regarde rien, personne, ne s'intéresse à rien, à personne. Elle est assise, des paquets sur les genoux. Pas jolie, mais belle : Narcense et Potice l'admirent.

Au terminus, toujours décidée, elle se dirige vers la gare du Nord. En passant, fait quelques achats. Potice essaie d'engager la conversation, mais sa tentative tombe à plat.

Devant la gare du Nord, ils se sont laissé distancer. Une bordée d'autos les séparent. La dame va disparaître. Ils jurent. Est-ce le moment ? Ils se précipitent, bondissent entre les triporteurs et les autobus, évitent l'un, l'autre. Narcense a le temps de voir la dame sur le quai 31. Il court, repère la ligne, prend un billet correspondant (Potice ne l'a pas suivi) ; le long du quai, il regarde le

compartiments. Celui-ci est complet, celui-ci, celui-ci. Elle est là. Une petite place encore dans le coin. Il grimpe un peu essoufflé. La dame, les yeux fixes, semble ne rien voir. Elle a l'air très las. Narcense se demande ce que Potice est devenu. Il regarde par la portière, mais ne voit personne. Le train part. A Obonne, la dame descend. Narcense aussi. Beaucoup de monde dans la rue. Narcense n'ose pas risquer. Il presque, puis recule. Tant et si bien qu'il se retrouve seul devant la porte d'une petite villa. Il tourne un peu en rond, regarde cette villa à moitié construite ou en démolition. Il trouve ça très beau. Il comprend qu'une telle femme si belle, habite une si étrange demeure. Pendant ce temps, la belle femme épluchait des oignons, très lasse.

Narcense rôde encore, très embarrassé. Ne sait que faire. Bien heureusement, un événement extérieur précis le détermine. Il se met à pleuvoir avec violence. Et voilà qui galope vers le plus prochain abri. Un bistrot.

« J'ai l'air d'un lapin, 'jourd'hui, pense-t-il. Courir toute la journée. Un lapin qui joue sur un petit tambour. Quelle belle femme ! Quelle allure ! » Il la déshabille en commandant distraitemment un mandarin-curaçao et il est en train de lui mordre un sein, non celui de gauche, celui de droite, lorsque, à une table voisine, il entend une voix qui raconte.

- Chang-hai, il y a le bar le plus grand du monde... Je connais tous les bordels de Valparaiso... Une fois j'ai navigué sur un vapeur qui transportait des cadavres de Chinois... A mon premier voyage, j'avais seize ans, j'ai fait l'Australie. A Sydney, j'ai failli me faire tuer par un grand Suédois qui... J'ai tiré trois ans à la discipline. J' m'en suis sorti... Je repars dans un mois pour le Pacifique. J'ai une petite poule de Valparaiso...

Narcense sort de son rêve et regarde ; un individu très indéterminé, mais avec un chandail de marin, une casquette à visière de cuir. Autour de lui, trois jeunes gars du pays qui écoutent. Dehors, il pleut toujours. Le patron se mouche avec bruit, essuie le zinc et voudrait bien parler. Les autres tables sont vides, sauf celle du fond occupée par un roquet fielleux. Le marin continue à jacter. Puis, il juge bon de faire marcher le phono mécanique.

Narcense égaré laisse de la monnaie sur la table et sort.

\*

Cet enfant était hypocrite et solitaire. Parfois le premier, il n'hésitait pas à conquérir la dernière place, si ses angoisses l'y obligeaient. Il n'avait jamais eu

papa ; tué à la guerre, lui dit-on ; mais il savait bien qu'il était naturel. Sa mère, qui avait une idée de la faute, travailla pour l'élever. Puis elle se maria avec un tout jeune homme et continua de travailler. Le gosse savait tout cela ; personne ne le lui avait dit, mais lentement, savamment, il reconstitua toute l'histoire. D'ailleurs, cette histoire ne l'intéressait pas.

En dehors des plaisirs solitaires qui absorbaient une partie considérable de ses loisirs, il n'aimait pas grand-chose, ne collectionnait rien et lisait peu.

Ce soir-là, il était comme de coutume assis, étudiant en attendant la rentrée de son beau-père qui, justement, ce soir-là se faisait attendre. Extraordinaire. La mère alla et venait, de la salle à manger à la cuisine, et ailleurs. « Comment ça se fait, ton père qui ne rentre pas ? Il doit se passer quelque chose. Voilà une heure que je n'ai pas entendu de train. » La question ne le préoccupait guère. Il essayait de retenir ce qu'il voyait. L'abscisse c'était la verticale, et l'ordonnée l'horizontale. Il n'arrivait pas à retenir ce qu'il voyait. Constant n'est pas content parce qu'il ne lui a pas rendu la photo de Marlène Dietrich. Aller voir L'Ange bleu tout seul. Cette idée l'exalte considérablement. Il se rappelle qu'au début, ça se passe dans une école et que les élèves se montrent cette photo et cette femme-là chante et elle est toujours déshabillée, lui a-t-on dit, d'une façon que tu ne t'imagines pas comme.

- Décidément, il doit y avoir quelque chose. Si tu allais voir à la gare ? Peut-être qu'il y a-t-il un accident.

Il se précipite. Dans le petit jardin, il respire fort, d'un seul coup. Fait tiède et humide. La terre mouillée. Ça brille un peu. La lune est aux trois quarts. Il la regarde et se rappelle la tête du géant coupée qu'il croyait voir, lorsque plus petit. Ce souvenir le gêne un peu. Il fait deux pas dans l'obscurité. Absurde, mais il a un peu peur. Tout d'un coup, il aperçoit un homme qui stationne devant la grille. Dans l'obscurité, il s'immobilise ; peu à peu, il distingue. Oui, un homme ; sa tête, on dirait prise entre les barreaux de la grille ; pas possible, il va les écarter de son front ; les yeux brillent terriblement, la bouche à moitié ouverte. Il semble être secoué sur place. Caché, l'enfant le voit fort bien ; avec quel intérêt ! Sous la poussée de ce corps désespérément isolé, la petite porte grince, grince. Le monsieur soupire profondément, puis, à voix basse, jure frénétiquement « Vache de vache de vache de vache », indéfiniment, comme une litanie. L'enfant a soudain envie de compter combien de fois l'autre répète le mot vache ; mais cette idée lui vient trop tard, comme la nuit lorsqu'on veut compter l'heure d'après une horloge et qu'on ne sait si on s'y est pris assez tôt. « Vache de vache de vache. » Il parle presque à voix haute maintenant, il semble délirer, il secoue d'une main ces barreaux de cette porte, il la frappe rythmiquement de son corps. Tout à coup, très bas, mais la bouche



grande ouverte, il psalmodie « vaaaaaaache » et sa tête retombe. Il reste quelques instants immobile, la tête contre les barreaux de la grille et de son front il fait tomber un peu de la peinture qui s'écaille. Puis brusquement, il s'en va.

L'enfant ne sait que penser. Il court à la porte, voit le type disparaître dans la nuit. Ouvre la porte. Il avait bien deviné. La porte est marquée. De la porte, oui, c'est cela. On voit dans la cuisine, sa mère est assise, veille à ce que ça ne brûle pas. On n'a pas les moyens de ça. L'enfant trouve sa mère très belle. Puis il se rappelle quelle course il devait faire. Il court vers la gare. A ce moment, un train arrive. Trois heures de retard. Son père est sûrement dedans. Tout d'un coup, il rit. « S'que papa va voir la porte ? »

\*

Après avoir téléphoné à son frère qu'il allait passer quelques jours à la campagne et que, par conséquent, il était inutile qu'il l'attende ce soir à minuit, l'observateur mourant de faim, s'assit devant une table de marbre veinée de crasse, sur laquelle on avait négligemment posé une cuiller, une fourchette, un verre, un couteau, une salière, voyons voir si je n'oublie rien, un couteau, une salière, une cuiller, une fourchette, un verre, ah ! et une assiette non ébréchée. Malgré l'heure tardive, un autre semblable appareil était placé sur une table voisine et son titulaire en faisait grand usage. Ayant soigneusement torché son assiette, il leva son nez de dessus et fixa le client en ronchonnant : « Un sacré retard aujourd'hui, quelle compagnie ! » Le client regardait distraitemment une photo de transat en première page d'un journal. « Ça alors, c'est une catastrophe, s'exclama le vorace, ne s'adressant à personne en particulier. Ça me rappelle le naufrage du Clytemnestre au large de Singapour. Quelle pagaïe ! Tous les passagers qui se marchaient dessus pour monter dans les barques. Le capitaine, il avait son revolver à la main et pan ! il descendait les hommes qui voulaient monter avant les femmes dans les canots de sauvetage. Ou m'sieu, il les descendait, pan ! »

« Quelle brute », murmura pour lui-même l'observateur.

Le marin, un instant effaré, s'équilibra : « Ça pour une brute, c'était une brute. Un jour, pour rien, il m'a foutu son poing en pleine gueule, sauf votre respect. Et l'autre Touchec, ah là, là, toujours des coups de pied au cul qu'il lui donnait, sauf votre respect. » Et au bout de cinq minutes : « A Chang-hai, il y a le bar le plus grand du monde... Je connais tous les bordels de Valparaiso... » Il ne peut arriver jusqu'à sa petite poule du Chili, parce que, à ce moment, un homme entra et demanda à dîner.

Un tel événement emplît de silence le petit caboulot. Le nouvel arrivé avait un drôle d'air. A ses souliers complètement boueux, on pouvait juger qu'il avait dû longuement errer à travers les lotissements. Un peu de rouille tachait son front qui barrait une cicatrice ancienne. Il s'effondra sur une chaise. Le patron plaça devant lui un nécessaire à nourriture et le nouveau venu se mit à gratouiller la table avec le bout de son couteau. Ça crissait.

- S'il vous plaît, meussieu, dit le marin, ça me fait grincer des dents.

Le nouvel arrivé ne répondit pas et cessa. Le patron regarda le marin, cligna de l'œil avec intelligence. Ce que surprit l'observateur qui demanda discrètement :

- Vous connaissez ce meussieu ?

- Non, mais j'ai comme une idée qu'il n'aimerait pas qu'on lui demande ce qu'il a fait. Il est arrivé ici cet après-midi. Il s'est absenté une heure. Et puis le revoilà, avec une drôle d'allure. Allez, à l'occasion, je saurais donner son signalement à la police.

Encore un qui veut avoir sa photo dans le journal à bon compte. Le patron continuait à échanger des signes d'intelligence avec le marin qui se curait méditativement la dentition avec son couteau de poche à lui. L'observateur fut pris d'un infini dégoût. L'autre ne voyait rien de cette manœuvre.

Un homme se leva et, devant la table d'un autre, dit :

- Pierre Le Grand.

- Je vous en prie.

- Vous permettez ?

- Je vous en prie. Narcense.

- Enchanté.

Poignée de main.

- Je, commença l'un, ne connais pas de spectacle plus lamentable que celui de ces bateaux ivres, qui se dessoûlent dans une gargote de lotissement ; je n'en connais pas de plus ignoble que celui de gargotier qui n'a d'autre but dans la vie que d'espionner, d'espionner sans cesse, jusqu'à ce qu'enfin il se trouve qu'un quelconque criminel passe à sa portée et qu'il puisse enfin servir la société en dénonçant à la police. Ils sont là tous deux : l'abruti par les latitudes et le mouchard ; leur rencontre donne la sensation d'une éponge d'encre qu'on voudrait enfoncer dans le gosier.

- Vous savez, dit Narcense, je ne suis pas un quelconque criminel. Je n'ai commis aucun crime, malgré la boue de mes souliers. Tout au plus, outrage aux mœurs.

Un silence.

- Vous êtes très sensible, meussieu Le Grand. Je ne vois pas ça comme vous. Pas du tout. Ce marin est très amusant, bien que ses histoires soient un peu vieillottes.

se répète ; mais ne vous répétez-vous pas ? Qui ne se répète pas ? Il est moins habi  
que d'autres, voilà tout. J'aime les marins ; ils me plaisent, leur vie, quelque chose  
dans leurs yeux. Pour ma part, c'est à peine si je sors de Paris ; comme vous voyez  
Mais ces gens qui ont vu tant de pays divers, lorsque revenus en leur ville natale, i  
y apportent...

- Foutaises que tout cela.

- Merci, dit Narcense. Ce gargotier, je vous dirai qu'il ne me plaît guère. Regardez  
le qui cherche à entendre ce que je dis. Mais n'est-ce pas étonnant ce petit bistrot  
de banlieue ? Quelle heure ? 10 h 30. Regardez ; au fond, c'est vrai pour le marin  
Pourquoi diable alla-t-il si loin ? Moi, je trouve ce bistrot splendide et tragique. D  
lune à moitié dans la vitre. Le patron qui fait semblant de roupiller derrière son zinc  
et tend l'oreille. Le marin s'en va. Sonnette. Le chien miteux, très curieux ce chier  
lève la tête, la laisse retomber. Un cheminot vient boire un noir brûlant, arrosé ; pu  
retourne à son travail, après avoir échangé quelques brèves paroles sur l'acciden  
avec le patron. Tout à l'heure le phono marchait. C'était émouvant. Je m'excuse  
mais je suis dénué de scepticisme. De plus, je ne suis pas philosophe. Non, vraiment  
pas. Mais comme ça, de temps en temps, une chose vulgaire me paraît belle et  
voudrais qu'elle fût éternelle. Je voudrais que ce bistrot et cette lampe Mazo  
poussièreuse et ce chien qui rêve sur le marbre et cette nuit même - fussent  
éternels. Et leur qualité essentielle, c'est précisément de ne pas l'être.

- Réellement, vous ne souffrez jamais ?

- Autrefois, il y avait des femmes dans ma vie. Maintenant, il y en a une. Une dont  
je désespère.

- Vous parliez tout à l'heure d'outrage aux mœurs ?

- Eh bien ? Ça ne vous arrive jamais des choses comme ça ? Croyez-vous que j'ai  
encore un train pour Paris ?

- Patron ! (mmmmeuh mmmeuh, insinue ce dernier) à quelle heure le prochain  
train pour Paris ?

- Mmmmeuh, mmmeuh, 22 h 47.

- Excusez-moi, je vais rentrer à Paris. Et vous-même, habitez ici ?

- Non, Paris. Mais je vais passer quelques jours ici. J'observe un homme.

- Tiens. Romancier ?

- Non. Personnage.

- Au revoir, Le Grand.

- Adieu, Narcense.

---

Sur le quai, des tas d'êtres humains tout noirs attendaient. On aurait dit du papier à mouches. Le jour, un peu abruti, n'était pas encore bien levé. L'air, parfaitement purifié par la nuit, recommençait à puer légèrement. A chaque instant, le nombre des attendants augmentait. Les uns ouvraient à peine des yeux rongés par le sommeil ; d'autres semblaient plus bas que jamais. Beaucoup étaient frais et dispos. Et presque tous avaient un journal à la main. Cette abondance de papier ne signifiait rien.

Devant la lampisterie, un être de forme singulière attendait, lui aussi ; il n'avait pour ainsi dire que le minimum d'épaisseur permis à un bimane, encore que celui qui l'eût vu seulement quelques jours auparavant eût été étonné de son rapide développement tridimensionnel. Ce personnage lui aussi lisait un journal, *Le Journal*. Vendredi. Il regarde rapidement la politique, rapidement les faits divers, assez longuement les sports, ce qui intrigue légèrement un jeune homme qui l'observe avec attention. Soigneusement ensuite il étudie les programmes de la semaine. Un coup d'œil aux petites annonces classées, 5 minutes 12 secondes ! Il a fini son journal.

Chantant sa petite chanson habituelle, tututte, le train entre en gare avec beaucoup d'entrain. Les journaux se plient et leurs possesseurs se précipitent avec courage dans une effroyable mêlée ; chacun essaye de conquérir sa place habituelle. Lorsque tout le monde est casé, on clôt le récipient. Et de nouveau, le train joyeux repart vers la grande ville (en faisant bien attention de ne pas marcher sur le ballast. Rigoureusement défendu).

L'être de moindre réalité regarde le paysage. Il suppute le nombre de fois qu'il n'a pu voir cette usine et s'étonne de ne pas avoir remarqué la baraque en planches FRITES un peu plus loin. Comme les petits canards, pense-t-il. Tout à coup, il conçoit un projet vraiment extraordinaire : un jour, il ira manger des frites dans cette baraque. S'inquiète un instant de savoir si FRITES n'est pas un nom de personne. Meussieu Frites. Cette idée le fait sourire.

Un meussieu dans le coin note le sourire. Mais à cause de quoi ? Hier soir, n'avait-il pas la figure convulsée ? D'une autre place, un gros tas de patates remarque aussi le sourire. « Encore un piqué, estime-t-il. Sera bientôt bon à enfermer. » Il appuie discrètement son pied sur celui de son vis-à-vis, lequel lève le naseau de dessus un torchon défenseur simultané des bonnes mœurs et de l'industrie sidérurgique, et lui indique, d'un coup de cou habile, le piqué. Ils se sourient. Ils connaissent l'être de moindre réalité et l'être de moindre réalité les connaît. Ils se sont dit bonjourmeussieu commentçavacematinpasmaletvousmêmelefondo

lairestfraismaistoutàlheureilferachaud. Celui qui est dans le sens de la marche de train, c'est un tailleur barbu et myope qui a fait fortune pendant la guerre en fabriquant des capotes bien françaises ; ayant beaucoup des enfants, alors il se croit obligé d'aller en troisième, à cause de leur avenir (aux enfants). Il a aussi une autre mais c'est seulement pour le dimanche ; ça sert à trimbaler la marmaille. Comme il est myope, on ne donne pas cher de sa marmaille dans le pays. Hier encore, il s'est foutu dans la barrière du passage à niveau de Grande Ceinture.

- Heureusement que je conduis bien ; sans cela, mon cher ami, c'était catastrophe, là catastrophe. Si je n'avais pas eu tout mon sang-froid, c'était la mort pour nous tous, un accident terrible, tairribleu ; mais j'ai gardé tout mon sang-froid (claque sur la cuisse du meussieu qui va en sens arrière) ahahahahahahah.

Le meussieu qui va en sens arrière, et qui a de la considération pour le tailleur sourit avec admiration. L'observateur les regarde tous deux avec férocité. Le moindre réalité a cessé de sourire ; il continue à caresser son projet ; il ira manger des frites. Quel jour ? Il ne le peut guère que le samedi après-midi. Qu'est-ce que sa femme pensera de cette curieuse initiative ? Elle va trouver ça très drôle. Il ne pourra jamais lui expliquer. Ou bien il ne fait pas ça ou bien il le lui cachera, lui dira qu'il a fait des heures supplémentaires. Mentir ne lui plaît guère. Bon, le voilà très ennuyé. Son front se plisse et il tire les lèvres en arrière.

- Quand j'avais sept ans, je travaillais dix heures par jour chez mon père qui était marchand de vaisselle. Et il n'épargnait pas les taloches, lorsque je cassais quelque chose, je vous prie de le croire. Voilà comment j'ai été élevé et je ne m'en plains pas. Ah, ce n'est pas comme maintenant !

C'est le sens arrière qui pérore. L'observateur s'étonne : il y a donc des gens qui parlent de cette façon, puis sourit (intérieurement, car il vise à l'impassibilité) de sa naïveté. Maintenant, il déguste. Le sens arrière continue imperturbable ; c'est un banquier, lui. Du moins le prétend-il ; on le soupçonne d'être tout au plus cambiste. Mais enfin, c'est un meussieu très bien. Il a donné cinquante francs pour la distribution des prix et vingt-cinq francs pour les sapeurs-pompiers (ou autre chose). Les mères se méfient un peu de ses cheveux blancs ; on le craint satyre ; l'on enferme les fillettes lorsqu'il rôde. C'est un meussieu très bien, mais il ne faut pas qu'il ait le vertige. Aussi exagère-t-il sa prudhommesque pour ne point l'avoir.

« Demain, je peux aller manger des frites. Quand elle me demandera, tiens tu es en retard ? Je dirai : oui, j'ai été manger des frites à Blagny. Si elle me regardera étonnée, je lui dis : oui, c'est une envie que j'ai eue comme ça. C'est idiot, cette histoire. Demain je rentrerai comme d'habitude. Tiens, ce jeune homme, il était dans le même compartiment que moi, hier soir. »

On approche de Paris. Le tailleur et le banquier discutent une importante question : à combien s'élève la pension des titulaires de la médaille militaire ? D'un train jette son fardeau sur le quai. Le tas file vers une ouverture où il se désagrège. Les uns prennent le B, d'autres le V, d'autres le CD, d'autres le métro. D'autres vont à pied. D'autres s'attardent pour avaler un crème avec un croissant. L'observateur bâille et rentre chez lui se coucher.

\*

Depuis qu'elle avait vu un homme écrasé, vers les 5 heures d'après-midi, devant la gare du Nord, Mme Cloche était enchantée. Naturellement elle disait qu'elle n'avait jamais vu une chose plus horrible que ça ; et il devait en être ainsi, car le pauvre Potice avait été soigneusement laminé par un autobus. Par une série de hasards soigneusement préparés, elle se trouva assise, vers la même heure, en face du même endroit, à la terrasse d'un café qu'une bienheureuse coïncidence avait justement placé là. Elle commanda-t-une camomille, et patiemment, attendit que la chose se renouvelât. Pour elle, c'était fini ; elle serait tous les jours là. A guetter un accident. Absurdement cette ligne idéale de trottoir à trottoir que Potice n'avait pu parcourir jusqu'à son extrémité, absurdement cette ligne lui paraissait devoir attirer maintenant le sort, ou le destin, ou la fatalité. Là s'était passé quelque chose d'épouvantable : de la cervelle jaune sur l'asphalte ; là devait indéfiniment et inexplicablement se renouveler les accidents horribles et Mme Cloche adorait l'épouvantable et l'horrible. La camomille était tiède et le sucre rare ; le garçon en fut informé sans aucun ménagement. Elle enleva sa pèlerine car il faisait bien chaud et se nettoya la face avec un mouchoir à carreaux gris ; les consommateurs évitaient de regarder cette cliente. Elle, attendait.

Il y eut deux taxis dont les ailes s'accrochèrent et un autre qui attrapa une contravention pour une raison futile. Mais ce fut tout. Pendant une heure, des milliers d'autos, des milliers de piétons suivirent leurs chemins respectifs, sans aucun désordre grave. Par vagues, les bipèdes et quelques rares quadrupèdes s'y jetaient dans la gare ; par vagues, les bi-, tri- et quadricycles défilaient. Mais il ne se passa rien.

La camomille était buë depuis longtemps et la mère Cloche désappointée ; alors elle eut une idée : cesser de penser à cet accident, peut-être que comme ça, il s'en produirait un autre. Elle se mit à réfléchir à des questions de métier (elle était sage-femme) et des difficultés abortives et gynécologiques trottaient dans la tête d

cette vieille que le garçon regardait avec mépris, lui faisant sentir qu'elle devait quitter l'observatoire, ou renouveler la commande. L'insolence du personnage devint telle que la mère Cloche comprit qu'il lui fallait vider les lieux de son indésirable personne. Elle remit donc sa pèlerine, regarda l'heure à un oignon immense qu'elle sortit d'un sac en tapisserie, paya sa camomille laissant très peu pour boire au garçon et s'en fut, désespérée. A peine avait-elle fait trois pas qu'elle entendit un grand cri derrière elle, un cri assez déchirant, puis un immense brouhaha, des sifflets, des appels, des coups de klaxonne. Son cœur cessa de battre un instant, puis, avec une vélocité nonpareille, elle fit un demi-tour et courut sur le lieu de l'accident.

Mais cette fois-ci, hélas, il n'y avait rien eu de grave : un individu avait été bousculé par une auto, mais il semblait en bon état, quoique légèrement ému ; tout en se brossant, il expliquait comment ça s'était passé. Il bégayait un peu pour dire ça. Ce n'était rien. Non vraiment, il se sentait très bien, on l'entourait. Les uns prenaient le parti du chauffeur, les autres le sien, quoique lui-même n'en eût pas. Il exprima le désir d'en finir, car il allait rater son train. Le voyageur du taxi lui fit des excuses ; c'était un peu de sa faute, il avait dit au chauffeur d'aller vite, lui aussi craignait de manquer son train. Il allait à Obonne ; l'autre également. Ils entrèrent donc dans la gare. La foule s'élimina peu à peu. Mme Cloche, traînant le talon, s'en alla furieuse de n'avoir même pas vu le coup de bouton du tacot dans le dos de ce abruti. Tout ça de la faute de ce garçon. Mais elle ne retournerait pas s'asseoir à la terrasse de ce café, non jamais elle n'y retournerait, elle le jurait bien, la camomille était trop mauvaise, on ne donnait même pas de sucre et, bien que le lendemain pour aller voir son frère à Blagny, elle dût prendre le train à cette gare, eh bien, elle n'irait rien y boire dans ce café. Non, rien.

\*

Les deux hommes montèrent dans le même compartiment. Habilement, l'être de consistance réduite avait su gagner sa place habituelle. Le quatuor des manilleux s'était désagrégé. La jeune demoiselle avait dû trouver un meilleur emplacement. Le représentant en vins se carrait dans un coin en agitant un journal comme un drapeau ; en face de lui, le lecteur de La Croix s'essayait à faire une addition au dos d'une enveloppe et se grattait périodiquement la tête avec son crayon. Deux employées du chemin de fer occupaient les deux autres coins : elles cousaient (ou brodaient, ou faisaient de la dentelle. Pierre ne se décidait pour aucune de ces

occupations). A côté d'elles, face à face, silencieux et hostiles, un vieux et une vieille genre noces d'argent.

Au moment où les petites trompettes des gens autorisés se mirent à faire entendre leur jolie symphonie, un jeune essoufflé pénétra dans le compartiment déjà plein comme un œuf ; il resta debout et sa tête se perdit dans les filets. En face de ses poches de son veston, à droite et à gauche, Pierre et son écrasé se trouvaient assis.

Jusqu'à Blagny, il ne se passa rien (après non plus, comme l'on pourra en juger). Le train était direct jusqu'à cette station ; chacun s'occupait selon ses goûts propres : deux femmes cousaient, deux hommes lisaient, deux vieillards somnolaient ; un retardataire bâillait et de temps à autre baissait les yeux vers l'humanité assise. Comme le père de cet individu n'était pas vitrier, Pierre ne pouvait apercevoir les modifications de consistance de l'employé du Comptoir des Comptes, celui qui avait repéré entre des milliers d'autres.

Ce second voyage, en banlieue, dans de telles conditions, ne l'enchantait que médiocrement ; il se souvenait avec horreur de la nuit qu'il avait passée chez Hippolyte ; les draps tellement sales qu'il avait préféré coucher tout habillé, l'odeur de moisi que répandait une table de nuit d'un style rare ; la couche de poussière épaisse qui flottait sur l'eau destinée à sa toilette ; la lampe jaunâtre et malade qui prétendait éclairer l'ensemble, et, par-dessus tout, le sentiment d'abandon qu'il avait ressenti lorsque l'aubergiste, l'ayant mené jusqu'à sa chambre, avait refermé la porte derrière lui. Même le premier jour où, dans une caserne de l'Est, il se voyait revêtu de l'uniforme de soldat français, et comprit que pendant dix-huit mois il aurait à saluer des gradés innombrables et à faire un paquetage carré, même ce jour, il ne s'était senti aussi perdu, aussi désespéré. Cette nuit-là, il ne dormit pas de temps à autre, il allait à la fenêtre contempler les lotissements de Magnific-Vist et, plein d'horreur, retournait s'étendre sur le lit qui hurlait.

Et les heures sonnaient à l'église d'Obonne et à l'église de Blagny et à l'église de Courteville. Vers les 4 heures, l'aube commença. Il s'assit sur une chaise, une petite heure ; puis descendit. Déjà des hommes se dirigeaient vers leur travail. Hippolyte tout gaillard, servait aux uns et aux autres le café noir et le calva.

Aujourd'hui, il ne recommencerait pas cette lamentable expérience ; il rentrerait à Paris par le train le plus rapide. A Blagny, la moitié du compartiment descendit en écrasant les pieds de l'autre moitié.

Pierre dit :

- C'est la prochaine station, n'est-ce pas ?

- Oui, oui, répondit l'autre.

On les regarde.



---

sample content of Le Chiendent

- [download Handbook of Surface and Colloid Chemistry \(4th Edition\)](#)
- [download The Fall](#)
- [I'll Be Here All Week book](#)
- [21st Century Capitalism online](#)
- [TCP/IP Illustrated, Volume 1: The Protocols \(2nd Edition\) \(Addison-Wesley Professional Computing Series\) pdf](#)
- [read Checkmate \(The Lymond Chronicles, Book 6\)](#)
  
- <http://betsy.wesleychapelcomputerrepair.com/library/Hello--Android--Introducing-Google-s-Mobile-Development-Platform.pdf>
- <http://www.experienceolvera.co.uk/library/My-Man-Michael--SBC-Fighters-Series--Book-4-.pdf>
- <http://xn--d1aboelcb1f.xn--p1ai/lib/La-chambre-de-veille.pdf>
- <http://xn--d1aboelcb1f.xn--p1ai/lib/Growing-and-Using-Garlic--Storey-s-Country-Wisdom-Bulletin-A-183-.pdf>
- <http://betsy.wesleychapelcomputerrepair.com/library/TCP-IP-Illustrated--Volume-1--The-Protocols--2nd-Edition---Addison-Wesley-Professional-Computing-Series-.pdf>
- <http://thermco.pl/library/Checkmate--The-Lymond-Chronicles--Book-6-.pdf>